

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 27

Artikel: Menus propos
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255330>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dangers réels et dangers imaginaires de l'aérostation ¹.

Une des plus singulières aventures, du temps où je pratiquais les ballons sphériques, m'arriva juste au-dessus de Paris.

J'étais parti de Vaugirard avec quatre invités dans un grand ballon que je m'étais fait construire le jour où j'en avais eu assez de voyager tout seul dans mon petit „Brésil”.

Au départ, il semblait y avoir très peu de vent. Nous montâmes lentement, cherchant un courant d'air. A mille mètres, nous ne trouvâmes rien. A 1500, nous restions presque stationnaires. En jetant encore du lest, nous parvînmes à 2000 mètres. A ce moment, une brise vagabonde commença de nous pousser sur le centre de Paris.

Elle nous abandonna au-dessus du Louvre. Nous descendîmes et... ne rencontrâmes plus que le calme.

Il se produisit alors une chose plaisante. Dans un ciel bleu, sans un nuage, et tout baigné de soleil, où nous arrivaient les lointains abois des chiens de Paris, nous étions immobilisés par le calme! Nous remonâmes, dans l'espoir d'un courant d'air. Toujours dans le même espoir, nous redescendîmes. Nous ne faisions plus que monter et descendre. Les heures passaient; nous restions suspendus sur Paris.

Nous prîmes d'abord le parti d'en rire. Puis, vint la fatigue. Enfin, presque l'inquiétude. Tellement que j'eus l'idée, à certain moment, d'atterrir dans Paris même, près de la gare de Lyon, où je découvrais un espace libre. L'opération eût cependant présenté quelque danger, car je ne pouvais compter sur le sang-froid de mes compagnons dans un cas critique. Ils n'avaient pas, en effet, l'habitude de l'aérostation.

Le pis était que nous perdions du gaz. Tandis que nous voguions lentement vers l'est, heure par heure, un à un, nos sacs de lest s'étaient vidés. Nous atteignions le bois de Vincennes, que déjà nous en étions à lancer par-dessus bord des objets de toute nature, sacs pour le lest, paniers du déjeuner, deux petits pliants légers, deux Kodaks, une boîte de plaques photographiques.

Nous restions cependant très bas; tout au plus dépassions-nous de 300 mètres les cimes des arbres. La descente continuant, il nous vint une vraie peur. Si le guide-rope allait s'enrouler à quelque arbre et nous tenir là pendant des heures? Nous luttions pour garder notre altitude, quand un bizarre petit coup de vent nous envoya par-dessus le champ de courses de Vincennes.

— C'est le moment! criai-je à mes compagnons, tenez-vous bien!

En même temps, je fis jouer la soupape. Nous descendîmes rapidement, mais presque sans secousse.

J'ai personnellement éprouvé non seulement de la peur, mais de la souffrance et un réel désespoir, à bord d'un ballon sphérique. Pas souvent, d'ailleurs: car aucun sport n'est plus régulièrement sûr, doux et agréable. S'il offre vraiment quelques dangers, c'est, d'ordinaire, dans l'atterrissage; et le bon aéronaute sait y pourvoir. Quant aux dangers aériens qu'on lui attribue, ce sont dangers... en l'air; car la sécurité dans l'air est normalement parfaite. C'est pourquoi l'incident particulier, très pénible et très angoissant, dont j'ai gardé le souvenir, est d'autant plus remarquable qu'il se produisit à une grande altitude.

¹ L'excellent article que nous avons la satisfaction de publier ici est extrait de l'ouvrage intéressant et original « Dans l'Air » du célèbre aéronaute Santos-Dumont. Cet ouvrage, édité par Eugène Pasquelle, 11, rue de Grenelle, à Paris, est orné de nombreuses illustrations et d'épures exécutées par Santos-Dumont pour ses différents dirigéables. — Prix du volume: 4 fr. 50.

Un jour de 1900, à Nice, j'étais parti de la place Masséna, à bord d'un assez grand ballon sphérique, seul et me proposant d'évoluer quelques heures dans le féerique décor des montagnes et de la mer.

Il faisait beau. La chute rapide du baromètre indiquait néanmoins un prochain orage. Un moment, le vent me porta dans la direction de Cimiez; ensuite, comme il menaçait de me chasser vers la pleine mer, je jetai du lest, abandonnai le courant et m'élevai à la hauteur d'à peu près un mille.

Bientôt après, je laissai le ballon redescendre. J'espérais trouver un courant favorable. A 300 mètres de la terre, non loin du Var, je remarquai que je ne descendais plus. Décidé de toute façon à atterrir sans délai, je fis jouer la valve et j'abandonnai du gaz. C'est ici que l'épreuve devint terrible.

Je ne pouvais plus descendre! Je jetai un coup d'œil au baromètre, et je constatai qu'effectivement je montais. J'aurais pourtant dû être en descente. Et je sentis au vent, je reconnus à plusieurs signes, que je descendais en effet.

A ma grande inquiétude, je ne découvris que trop tôt d'où venait le mal. En dépit de ma descente apparente et continue, j'étais enlevé par une énorme colonne d'air qui montait avec violence. Je descendais en elle et montais avec elle.

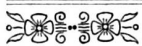
J'ouvris de nouveau la valve. Peine inutile. Le baromètre marquait une hauteur croissante; et je pouvais vérifier la chose à la façon dont la terre s'enfonçait sous moi. Je refermai la valve, pour ne plus sacrifier de gaz. Il n'y avait rien à faire, qu'attendre et voir ce qui arriverait.

La colonne d'air montante m'éleva jusqu'à 3000 mètres. Je devais me borner à surveiller le baromètre. Au bout d'un laps de temps qui me parut long, il marqua un commencement de descente. Je réaperçus la terre. Je jetai du lest pour adoucir la chute. Bientôt je vis la tempête heurter les arbres et les petits bois: là-haut, dans la tourmente même, je n'avais rien senti.

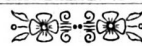
Bientôt aussi, comme la descente ne s'arrêtait plus, je pus me rendre compte de la vitesse avec laquelle j'étais emporté latéralement. Et j'apercevais à peine le danger, que j'y entrai. Roulé à une allure vertigineuse, battant les cimes des arbres, menacé à tout instant d'une mort terrible, je lançai mon ancre. Elle s'accrochait aux arbres, aux arbustes, et ne tenait pas. Avec de gros arbres, c'était fait de moi. Par bonheur, je longeais des taillis. Le visage couvert de contusions et de déchirures, les vêtements arrachés du dos, meurtri, courbaturé, craignant le pire, je ne pouvais rien pour me sauver. Je me considérais comme perdu quand, à ce moment même, le guide-rope, s'enlaçant à un arbre tint ferme. Je fus précipité hors de la nacelle et, dans ma chute, je m'évanouis. Lorsque je revins à moi, des paysans m'entouraient, qui me regardaient. Ils me mirent en état de rentrer à Nice, où je mandai les médecins pour me recoudre.

(A suivre.)

SANTOS-DUMONT



MENUS PROPOS



Le paradis des domestiques.

C'est décidément l'Angleterre; et chaque année nous en apporte la preuve.

On vient de le voir, notamment, à Lincoln. C'est là que toute la région vient choisir ses domestiques pour toute l'année, — ainsi que cela se pratique, du reste, à Saint-Michel dans le Midi.

Cette année, parmi les bonnes qui ont été engagées au marché de Lincoln, on en cite une qui a spécifié, et on le lui a accordé, qu'elle aurait un jour de congé par semaine pour prendre sa leçon de musique. Une autre a obtenu l'autorisation de recevoir son fiancé au moins trois fois par semaine; une troisième pourra aller trois fois par semaine au théâtre. Mais le bouquet est pour celle qui a exigé d'avoir toute son après-midi du dimanche et la journée du lundi pour faire des excursions à bicyclette.